

A person is running away from the viewer towards a bright, circular opening at the end of a dark tunnel. The person is carrying a briefcase. The light from the opening creates a strong silhouette effect and illuminates the tunnel walls.

**François
Bayot**

PROMESSE DE MORT

Thriller

François BAYOT

Promesse de mort

© François BAYOT, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7449-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes ou des faits existant ou ayant existé, ne serait que pure coïncidence.

*« Et je voudrais mourir un soir sous un ciel rose,
En faisant un bon mot pour une belle cause !
Oh ! frappé par la seule arme noble qui soit,
Et par un ennemi qu'on sait digne de soi... »*

Edmond Rostand

CYRANO DE BERGERAC - Acte IV - Scène III

1.

Lundi 05/09

« Est-ce que je leur manque seulement ?... »

Les mains contre la vitre, Vincent Leclerc regardait soixante-cinq mètres plus bas, sans vraiment les voir, les minuscules points rouges et blancs des automobiles entremêlées scintiller dans la nuit en traversant Manhattan d'est en ouest. Comme tous les soirs, à cette heure-ci, le trafic battait son plein dans ce quartier de Times Square et les odeurs de gaz d'échappement prenaient plus d'altitude que le bruit des klaxons. La petite pluie fine qui ne cessait de tomber depuis le matin, ne réussissait pas à laver cet air vicié. Tout au plus, troublait-elle ce panorama fait à perte de vue de gratte-ciel grisâtres empilés comme des cubes et faisant figure de nains à côté des nouvelles tours du World Trade Center dont le verre et l'acier reflètent la ville comme de gigantesques miroirs. Le crachin dressait-il ce voile pour masquer, le temps d'une ondée, la dérision d'une civilisation basée sur l'argent aux dépens des acquis sociaux, prônant l'égalité, tout en oubliant les vertus ?... Nul ne le sait.

D'ailleurs, était-ce bien la pluie qui faisait chanceler ce triste paysage de fin d'été ou n'était-ce pas plutôt ces larmes que Vincent ne parvenait pas à refouler ? En avait-il seulement envie... Parfois, ça fait du bien de pleurer, ça soulage, ça nettoie... ça vidange le cœur du chagrin qui s'entasse. Qui s'entasse comme lui, au vingt-cinquième étage de ce building à quelques mètres de Broadway.

« Est-ce que je leur manque seulement ?... »

Paris qu'il avait fui dix-huit mois plus tôt, le jour de ses trente-trois ans, prenait dans sa pensée des allures de village, face à la démesure américaine. Et pour la première fois, la France lui manquait. Ses larmes coulaient doucement, comme la Seine tranquille, sous les berges du quai d'Anjou.

Le quai d'Anjou... Cet hôtel particulier trop grand anciennement occupé par ses parents retirés en Normandie et qui le lui prêtaient. Les folles soirées

remplies de copains. Les parties de belote dans cette brasserie du Boul'Mich' où il était connu comme le loup blanc. Le rire facile, l'argent facile... la vie facile. Son diplôme d'ingénieur en poche, il avait été nommé Directeur du groupe de recherche scientifique créé par son père, célèbre prix Nobel de physique nucléaire. Chaque mois, Vincent dépensait l'intégralité de son salaire pourtant correct et bien qu'il n'ait pas un sou d'économie, les soucis matériels n'étaient jamais à l'ordre du jour.

Fleur... l'amie, l'amante. La confidente aussi, garante de sa stabilité. « Elle est mes pieds sur terre » répétait-il souvent. L'amour l'été, la fenêtre ouverte, l'envol d'un pigeon perché sur la barre d'appui, l'odeur du feuillage chauffé par le soleil, le ronronnement des péniches... Le froissement du drap que l'on repousse. La fraîcheur d'un baiser qui contraste avec la moiteur de deux corps qui ne résistent pas au désir de s'enlacer malgré la canicule, qui ne résistent pas au plaisir.

Le Quai d'Anjou...

Tout cela n'était plus qu'un souvenir. Un souvenir dont il n'était qu'à quelques heures d'avion, mais qui lui semblait inaccessible comme une galaxie lointaine. Il disait s'être senti trop bien, trop installé dans la facilité. Les lendemains ne lui faisaient plus peur et le présent n'était pas assez fort pour lui constituer un passé. C'est pour ça qu'il était parti, pour échapper à la routine d'une vie sans surprise. En brouillant les cartes pour ensuite les tirer au hasard. Il avait affirmé vouloir connaître l'imprévu, l'étonnement, la difficulté, même. Une vie où rien n'est écrit d'avance, où tout est permis, où tout est possible.

Mais finalement, c'était encore la routine qu'il avait trouvée là-bas à New York, une routine différente de celle qu'il avait connue, mais toujours sans surprise et sans imprévu. De petits boulots en petits boulots, de désillusions en désillusions, il se retrouvait sans travail depuis douze semaines, seul, face à l'échec, à la remorque de la seule bouée de sauvetage qu'il ait jamais eue dans toute son existence, sans doute parce qu'il n'en avait jamais eu besoin : Wendy.

Et ce soir-là, dans la chaleur moite d'un été sans relief, plaqué contre la baie vitrée, il se demandait si à six mille kilomètres de là, on pensait seulement à lui. S'il représentait encore, pour ses amis, sa famille, pour sa mère qui, malgré ses absences professionnelles, l'avait toujours couvé, une émotion quelconque. Il lui fallait bien se l'avouer, il n'en était pas sûr. Et c'était bien de lui-même, en

réalité, qu'il doutait. Peut-être était-ce là, la vraie raison de ces larmes silencieuses qui inondaient maintenant son visage et vis à vis desquelles il éprouvait une certaine gêne. Un peu de honte aussi. Depuis qu'il avait eu sept ans, il n'en avait plus versé une seule. « À l'âge de raison, lui avait dit son père, on est un homme ». C'est ce qu'il croyait avant de débarquer ici. Jusqu'à maintenant, il n'avait pas eu à se le prouver et croyait être capable de tout, comme ceux qui n'ont jamais eu d'effort à fournir pour exister. Aujourd'hui, il s'interrogeait sur ses capacités d'homme responsable. Il souffrait à l'idée de n'être pas digne de l'image qu'il s'était faite de lui-même et comprenait à quel point l'on se connaît mal quelquefois. De quoi pleurer sans doute.

Vivre aux crochets de Wendy, certains, peut-être, l'auraient fait... Mais il savait qu'elle ne l'accepterait pas. S'il voulait la garder, il devait lui montrer sa volonté de s'en sortir. Elle était comme ça, Wendy. Elle n'aimait pas les ratés, les miteux, les bons à rien, ceux qui se complaisent dans une fausse incompetence, une prétendue inaptitude en tout. Souvent parce qu'ils le décrètent par pure commodité.

Wendy Scott, jeune journaliste au magazine « The Waking City Mag », avait fait un parcours sans faute. Issue d'une famille originaire d'Ecosse, relativement modeste mais intellectuellement évoluée, elle avait réussi dans ses études et avait été encouragée par son père, critique de cinéma, à les poursuivre dans le secteur de la communication avec une licence de lettres. Recommandée par lui, elle avait été engagée comme pigiste au journal et avait vite grimpé les échelons. Elle dirigeait maintenant la rubrique sociale à laquelle l'hebdomadaire qui se consacrait à tout nouvel évènement survenu dans la semaine, ouvrait largement ses colonnes.

Wendy et Vincent s'étaient rencontrés dans un fast-food de Chinatown à la station Canal Street. Economique pour lui, pratique pour elle. Arrivé depuis peu à New York, Vincent était entre deux petits boulots. Son air un peu paumé avait fait pitié à Wendy. Elle lui avait souri. Ils s'étaient retrouvés quelques instants plus tard sur le trottoir. C'était elle qui avait engagé la conversation. Le charme du garçon, ses yeux verts, ses cheveux bruns bouclés, son accent français, avaient eu raison d'elle. Ils s'étaient revus. Ils s'étaient aimés. Leur idylle entamait son quinzième mois et tout allait bien entre eux malgré les difficultés extérieures. Depuis près de douze semaines, il s'était replié chez elle. À la

demande de Wendy. Elle n'avait pas eu à trop insister, il n'avait plus d'autre alternative. Pas de quoi se payer un billet de retour vers la France et pas question d'appeler au secours. Et puis, de toute façon, partir sans Wendy...

L'appartement de la jeune femme était meublé avec goût. Résolument moderne. Beaucoup de plantes vertes gavées de lumière alignées le long de larges baies vitrées. La jeune journaliste gagnait fort bien sa vie. Vincent se souvenait de la première fois qu'il était entré ici. Il s'était senti bien, tout de suite.

La porte claqua, l'arrachant à ses pensées. Il s'essuya les joues avec un pan de son tee-shirt, s'affala dans le canapé et, attrapant un bouquin, feignit une lecture absorbante. Wendy s'avança doucement derrière lui et déposa un baiser sur sa nuque.

— Qu'est-ce que tu lis, demanda-t-elle en anglais ?

— Oh, pas grand-chose. J'ai l'impression que je ne comprends plus rien à cette langue.

— Alors, parlons français.

Il leur arrivait souvent de parler français.

— Quel temps pourri, ajouta-t-elle dans la langue de son ami. Regarde, je me suis fait éclabousser par un bus.

Sa jambe était trempée jusqu'à mi-cuisse d'une eau boueuse et sa courte jupe, auréolée d'une tache assortie... Après avoir posé son sac et son porte-documents, elle retira sa veste et s'éloigna vers la salle de bains. Vincent referma le livre et se posta à nouveau devant la fenêtre.

Quelques minutes plus tard, revêtue de son peignoir de bain, Wendy entra dans la pièce et mit un peu de musique.

— Je n'ai plus très envie de sortir ce soir, dit-elle.

— Samantha et Rusty ont réservé.

— Pour mieux nous faire faux bond au dernier moment !

— Ils ont eu un empêchement.

— Rien que toi et moi, alors... ? ajouta-t-elle. D'accord, mais c'est moi qui t'invite.

— Pas question.

— Tu n'as plus un sou.

— Il me reste deux cents dollars.

— Garde-les !

Tandis qu'elle parlait, il observait le reflet de la jeune femme dans la vitre.

— D'ailleurs, n'oublie pas que samedi, Samantha veut que nous dînions chez elle.

Samantha était une camarade d'enfance de Wendy et sa seule amie ici à New York. Elles étaient venues toutes les deux s'y installer pour tenter d'y bâtir leur vie. Elles avaient vécu un moment ensemble et puis Samantha avait trouvé un petit appartement dans le Bronx. Vincent afficha une moue réprobatrice.

— J'aimerais qu'un jour, tu me présentes la chose autrement, par exemple : « Cela te dirait d'aller dîner chez Sam, la semaine prochaine ? », plutôt que : « Samantha veut que nous dînions chez elle » ! Tu as toujours l'air d'obtempérer à l'ordre d'une amie à laquelle tu serais soumise...

— Je pensais que tu serais d'accord. Je n'ai pas remarqué qu'elle te déplaisait.

— Je me demande seulement ce que toi, qui as un très bon salaire, qui habites l'un des plus beaux quartiers de Manhattan, peux avoir en commun avec une fille qui vit de petits boulots et passe son temps à faire le tour de la ville en Harley avec des gars du Bronx !

— Elle et moi, nous sommes issues du même milieu social. J'ai mieux réussi professionnellement, c'est tout. Et je ne vois pas en quoi ses fréquentations pourraient bien me déranger ? Elle a ses copains d'un côté et moi de l'autre. Elle ne mélange pas. Rusty est le seul que nous connaissions. Allez, sois franc... je sais qu'au fond, tu es loin de la détester ! Rusty sort avec Sam et tu es un peu jaloux. Je me trompe ?

— Vous êtes si différentes toutes les deux...